

II

Des yeux comme ceux d'un chat, d'un vert incroyable, ils me fixaient sans ciller. J'ai voulu me redresser, m'approcher. Une main posée sur mon épaule m'en a empêché. Avec fermeté, il a secoué la tête. Non. J'ai tendu la main pour le toucher. Il s'est détourné et s'est écarté du lit. J'ai tourné la tête pour le suivre des yeux. Un grand feu brûlait dans la cheminée et jetait des reflets dans ses cheveux auburn. Il est revenu près de moi, des bandages dans les mains. Je me suis alors aperçu que mes bras et mon torse étaient déjà enveloppés d'une épaisse gaze blanche. Je l'ai senti s'activer sur mes jambes. Ses mains étaient incroyablement douces. J'ai voulu parler, l'appeler, mais ma gorge a refusé de produire le moindre son. Puis la fatigue m'a emporté dans le sommeil.

J'ouvre les yeux. Les flammes au plafond jouent leur théâtre d'ombre. Je tourne la tête. Il est assis sur une chaise à côté de moi, endormi. Je distingue le réseau délicat des veines bleues sous sa peau fine. Ses longs cils tranchent sur son teint blanc. Qu'est-ce qui se cache derrière ces paupières closes ? Rien de très agréable apparemment, car son visage se contracte, ses mains s'agitent nerveusement, semblant repousser un ennemi invisible. Un gémissement s'échappe de ses lèvres.

— Non... Non...

Une larme coule sur sa joue. Je tends la main pour l'essuyer. Il a dû sentir mon geste, car soudain il s'éveille. L'air égaré, il regarde autour de lui, et ses yeux tombent sur ma main suspendue dans les airs. D'un bond il s'est levé. Il se recule. Ma main retombe sur le lit. Je me sens soudain maladroit et incroyablement stupide. Je me sens rougir et fébrile, je prends la parole.

— Merci... Merci de m'avoir ramassé...

Je m'interromps. Le français semble m'échapper, je ne trouve plus les mots. Immobile, les yeux fixés sur moi, il ne réagit pas. Pourtant il doit être français ? Je suis sûr qu'il est français. Je refais une tentative.

— Je m'appelle Hans.

Toujours aucune réaction. Puis il me tourne le dos et va prendre un sac posé sur la table. Il l'amène près du lit et en sort du pain, de la viande et des pommes qu'il pose sur la chaise. Puis il s'approche de moi, lentement, comme avec réticence, toujours sans prononcer le moindre mot. Avec des gestes doux mais fermes, il me redresse, calant les oreillers dans mon dos pour que je reste en position assise. En m'appuyant des deux mains sur le matelas, je tente de l'aider. Mais une douleur fulgurante me traverse les bras, et je retombe en retenant un cri de douleur. Aussitôt il se penche sur mon bras pour examiner l'état des bandages. Je regarde aussi. Le sang sourd à travers le tissu. Il me lance un regard sévère et retourne chercher sur la table un bandage propre et du coton. Il défait le bandage tout amolli de sang et, rapide et précis, essuie le sang qui coule pour ensuite comprimer les blessures grâce à un nouveau bandage. Presque malgré moi, je m'abandonne à la douce chaleur qui émane de ses mains et je ferme les yeux. Je suis trop mal pour réfléchir... J'y repenserai... plus tard.

Il remonte maintenant les couvertures sur moi. Je rouvre les yeux. Agenouillé devant la chaise, il rompt le pain pour faire de petits sandwiches qu'il fourre de morceaux de bœuf séchés. Se sentant observé, il lève les yeux vers moi. Je me sens rougir de nouveau. Quel idiot ! Lui, très concentré, approche un sandwich de ma bouche. J'hésite un instant. Est-ce qu'il veut... me nourrir ? J'ouvre la bouche. Sa main se crispe sur le morceau de pain, je vois les jointures de ses doigts blanchir, puis, d'un geste décidé, il avance le sandwich jusqu'à ce que je puisse mordre dedans.

Il me fait manger ainsi, bouchée après bouchée, jusqu'à la dernière. A ce moment, je m'arrête. Mon cœur bat la chamade.

« Idiot ! » me dis-je en moi-même. J'inspire une grande bouffée d'air, et j'expire lentement, m'efforçant de me calmer. Il attend.

J'ouvre la bouche, m'approche pour saisir le dernier morceau. Mes dents, mes lèvres effleurent ses doigts.

En un instant il a tout lâché, s'est rejeté en arrière, relevé et a couru à la porte. De là, adossé au battant, il me regarde, manifestement terrifié. Il tient sa main loin de lui comme si elle le brûlait. Il tremble.

Ma voix tremble aussi lorsque je tente de le rassurer. Je goûte presque dans ma bouche l'odeur de son corps.

— N'aie pas peur.

Ma voix est rauque. Les mots peinent à sortir. Je m'éclaircis la gorge. Je ne ferme pas les yeux, pour reprendre mes esprits, car je sais qu'il n'attend qu'un moment d'inattention de ma part pour prendre la fuite. Son regard est rivé au mien, guettant le moindre de mes mouvements, cherchant à mettre à nu mes pensées. Ses yeux immenses débordent de questions et de peur. Je lui souris, d'un air que j'espère rassurant.

— N'aie pas peur. Je ne te ferai aucun mal. N'aie pas peur. N'aie pas peur.

Je ne sais combien de fois j'ai répété ces mots. Cinquante fois, cent fois ? J'avais perdu la notion du temps. Seul comptait cet enfant affolé qui se tenait loin de moi. Enfin, peu à peu, il s'est apaisé. Il a cessé de trembler. Continuant à me regarder, il a longé les murs de la pièce jusqu'à la table, où il a plongé sa main dans une bassine d'eau froide. Alors seulement il a détaché son regard de moi.

Je me suis laissé aller contre les oreillers, les yeux fermés. Je l'ai entendu se rapprocher, pas à pas, avec méfiance sans doute. J'ai gardé les yeux fermés. Il s'est arrêté à la chaise. J'ai risqué un œil. Il prenait la nourriture. J'ai refermé les yeux. Je l'ai entendu s'éloigner, ouvrir les portes d'une armoire ou d'un placard. Il devait ranger les provisions.

Il est revenu. Et puis... silence. En moi-même, je me questionnais : Qu'attendait-il ? Que devais-je faire ? J'ouvre les yeux. Il est là, debout près de moi, un verre d'eau à la main. Son visage est totalement fermé. J'ouvre la bouche, et doucement l'eau coule dans ma gorge asséchée. Quand le verre est fini, il mime le geste de le

remplir à nouveau. Est-ce que je veux encore boire ?

— Oui.

Il va prendre une carafe sur la table et remplit d'eau mon verre. Puis il revient et me fait boire. Quand j'ai fini, je lui souris.

— Merci, je n'ai plus soif maintenant.

Il hoche la tête et va reposer le verre sur la table. Ça m'étonnerait qu'il me propose de nouveau à manger. J'attends qu'il revienne et je dis

— Je n'ai plus faim non plus. Merci, c'était très beau.

Il semble étonné. Mon visage s'enflamme de nouveau.

— Pardon. Je voulais dire bon.

Il a un sourire fugace. Pour une fois je suis content. Content, pourquoi content ? Beau, bon, quelle importance ? Je parlais du repas, pourquoi croirait-il que je parlais de lui ? Même si je le trouvais... Mais je deviens fou !

Mon agitation intérieure doit transparaître, car il m'observe avec inquiétude.

— Ne vous inquiétez pas...

Il est déjà parti. Il revient avec une petite bassine d'eau et un linge qu'il dépose sur la chaise. Puis il se tourne vers moi. Je lis dans ses yeux son inquiétude. Mais en une seconde, une farouche détermination l'a remplacée. Il pose une main dans mon dos et installe les coussins. Maintenant, je dois me rallonger. Il m'y aide, tout doucement, plein de sollicitude. Je n'ai pas assez de souffle pour lui dire de ne pas s'en faire. Un instant il me retient, tout en arrangeant je ne sais quoi sur le drap, puis je peux m'allonger. Aussitôt une douleur brûlante envahit mon dos, mais s'apaise un peu la seconde suivante, grâce au linge mouillé qu'il a placé.

— Oooouh !

Je soupire de soulagement. Mais il se penche sur moi, l'air inquiet.

— Non, non.

Je veux le rassurer mais... le rassurer à propos de quoi ? S'il se penchait vers moi, c'est qu'il n'avait pas peur de moi. Donc son air inquiet... c'était pour mon dos ? Mes blessures ?

— Non, ne vous inquiétez pas, l'idée de placer sous mon dos un

linge mouillé était excellente. Merci.

Il hoche la tête, visiblement soulagé. Puis il me borde bien, pas trop cependant, pour ne pas appuyer sur les plaies, et il dispose sur mon front un autre linge mouillé. Enfin, il se redresse et s'écarte en me regardant. Il semble ennuyé.

— Vous pensez que mes blessures sont trop sérieuses ? Qu'il faut un médecin ?

Il secoue la tête. Non. Puis il se montre lui.

— Ca vous concerne ?

Il hoche la tête, et tend le bras vers la porte.

— Vous devez sortir ?

Il fait un geste de la main.

— Plus loin ? Sortir plus loin ? Ah ! Partir ! Vous devez partir !

Il hoche la tête. Puis il pointe le doigt vers moi d'un air sévère. Je lui souris.

— Je vous promets que je ne sortirai pas d'ici et que je n'essaierai même pas de bouger.

Il hoche encore une fois la tête puis, après un instant d'hésitation, se détourne et se dirige vers la porte.

— Jeune homme ?

Il se retourne.

— Vous reviendrez ?

Il hoche la tête.

— Alors à tout à l'heure.

Nouveau hochement de tête. La porte se referme sur lui. Je tends l'oreille, mais je n'entends même pas le bruit léger de ses pas dans l'herbe. Il est parti. Il reviendra. Avant de réfléchir à tout ça, le sommeil s'impose. Mes paupières se ferment toutes seules.

Quand je me réveille, quelques rayons du chaud soleil d'été ont réussi à entrer dans la pièce éclairant la saleté et la pauvreté de cette habitation. Si j'en juge par la hauteur de la poussière du plancher, sur laquelle les pas légers de mon sauveur et les miens plus lourds sont les seules empreintes, le propriétaire de l'endroit en est parti depuis un sacré bout de temps, et personne d'autre n'y vient. Je suis donc tranquille. Seul mon... sauveur viendra.

Mon sauveur. Je soupire. Mon sauveur, mon infirmier, même ma mère nourricière. Pourquoi ce trouble en moi lorsque je le regarde ? Il m'a secouru, c'est donc qu'il fait parti des Français collaborant avec les Allemands. Mais dans ce cas, il n'aurait eu aucun mal à se rendre à la caserne avec mon uniforme déchiré et demander qu'on envoie un médecin. A moins... A moins qu'il ne fasse parti de ces Résistants, et qu'il ne tienne pas à incriminer ses amis en apportant la preuve de leur forfait. Mais alors pourquoi m'a-t-il recueilli ? Qui est-il ? Que suis-je pour lui ?

Je sens la chaleur envahir mon corps et mon visage, la fièvre monte, je ferais mieux de dormir. Je ferme les yeux et m'endors aussitôt.

Quand je me réveille, je me sens mieux. Un linge frais a été déposé sur mon front. Je l'appelle.

— Jeune homme ?

Personne ne répond. Ca, je m'en doutais un peu. Mais personne ne vient non plus. Il n'est pas là. Il est juste passé me voir, m'a soigné, et est reparti. Mais il reviendra, j'en suis sûr. Pourquoi cette certitude m'est-elle si douce ? Pourquoi ? En quoi est-il spécial ? C'est vrai que c'est lui qui m'a sauvé et qui s'occupe de moi, mais pourquoi me trouble-t-il autant ? Je ne sais pas. Je soupire. C'est peut-être parce qu'il est si... différent. De moi, des autres. Dans ses yeux, on peut lire une tristesse infinie, telle la douleur du vieillard qui a trop souffert et qui s'est résigné au malheur. Mais quand il dort, son visage est celui d'un enfant innocent et confiant. Et quand il bouge... Son corps a la grâce et la vivacité d'un petit animal. Oui, il ressemble à un animal sauvage, effrayé et fasciné par l'homme. Je voudrais... Je voudrais apprivoiser ce petit animal sauvage. Qu'il vienne à moi en toute confiance, que j'entende le son de sa voix, celui de son rire, que je voie ses yeux briller de joie et d'excitation, que je sente la chaleur et la douceur de son corps contre le mien... Qu'est-ce que je raconte ! Je me redresse brusquement, le cœur battant la chamade. J'ai chaud, j'ai mal. En fait, une des blessures au torse a dû se rouvrir, car le bandage se teinte de rouge. Je me rallonge. Il va de nouveau me soigner. Et je ne peux empêcher une douce langueur d'envahir mon corps à cette

idée. C'est ainsi que je me rendors.

— Non !

Je me réveille en sursaut, le cœur affolé. Mon cri m'a tiré de mon cauchemar. Je rêvais que j'étais encerclé par des flammes, et avec horreur je m'apercevais que d'autres flammes sortaient de moi. En fait, il fait vraiment très chaud ici, je suis en sueur, les draps sont sens dessus dessous, même les bandages ont bougé et le sang s'est remis à couler. A ce moment, j'entends la porte s'ouvrir. Je lève les yeux. Il est là, son sac à la main, la lumière du soleil dessinant un halo flamboyant autour de sa tête, mouchetant d'or ses yeux, accentuant la blancheur de sa peau et les quelques taches de son qui la parsèment. Il est là, et lui aussi me regarde. Visiblement, ce qu'il voit ne lui plaît guère. Il me regarde d'un air à la fois furieux et inquiet. Il va poser son sac sur la table et s'approche du lit. A peine me jette-t-il un coup d'œil, il prend la bassine posée sur la chaise et le linge tombé par terre et retourne dans le coin cuisine. Il dépose la bassine et le linge sur la table, y prend une carafe et la plonge dans un seau d'eau posé par terre. Il se redresse, la carafe à la main, et verse de l'eau dans la bassine. Une pauvre vieille cuvette en porcelaine, aux couleurs délavées et grisâtres, et dont les bords sont ébréchés. Mais à coup sûr, mon docteur personnel l'a sans nul doute soigneusement lavée avant de l'utiliser. Cette idée me comble d'aise. Je souris.

Mais il s'est retourné vers moi et me regarde. Il a l'air fâché – peut-être mon sourire qu'il ne s'explique pas – et ses yeux débordent de phrases cinglantes à prononcer. Il ouvre la bouche et... tire la langue ! Sous la surprise, je ne peux m'empêcher de rire. Je ris, je ris à gorge déployée, je ris à en perdre haleine, jusqu'à ce que la douleur me fasse retomber sur les oreillers, pantelant, essuyant les larmes qui avaient coulé sur mon visage.

Instant de silence. On n'entend que le bruit de ma respiration, d'abord haletante, et qui s'apaise peu à peu.

Enfin je glisse un œil vers lui. Il est là, debout, bras croisés et œil glacial. Il hausse un sourcil, l'air de dire : « C'est fini ? » et s'approche de moi. Il lève mon bras et, doucement, commence à

enlever les bandages. Je veux tenter de m'excuser.

— S'il vous plaît, excusez-moi... Je ne me moquais pas de vous... C'est juste que ce fût si... inattendu.

Et mignon. Mais je ne pense pas que ce serait une bonne idée de le dire. Je crois... que ça lui ferait peur. Un animal sauvage, ça s'approche avec délicatesse.

Il a un geste de la main. « N'en parlons plus », semble-t-il dire.

— Tu ne m'en veux pas ?

Hochement de tête.

— Merci. C'est gentil.

Il fait une moue amusée et un petit geste de la main.

— Vous voulez dire... C'est normal ? Ca n'en vaut pas la peine ?

Nouveau hochement de tête. Oui. Je lui souris et il termine de défaire mon bandage. Il y a du sang partout. Il le nettoie, rapidement, et confectionne aussitôt un nouveau bandage. Il agit de même pour mon autre bras, mon torse et mon dos, mes jambes. C'est alors que je m'aperçois qu'il m'a laissé mon caleçon. « Petit animal sauvage... » Pensé-je en moi-même.

Il retape le drap sous moi du mieux qu'il peut, rajuste les couvertures et, comme hier, m'installe en position assise.

— C'est l'heure de manger ?

Il hoche la tête.

— En fait, je préférerais dormir, je suis fatigué. Je pourrai manger plus tard ?

Il hoche de nouveau la tête et m'installe confortablement pour dormir. Etendu dans mon lit, je l'entends aller et venir. Plutôt, je le sens aller et venir, et peu à peu cela me berce et je m'endors.